

# La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par  
E. D. FORGUES

SECONDE ÉPOQUE

Le récit est continué par Marian  
Halcombe.

I

La journée de demain mettra tous mes soupçons en bonne voie d'être éclaircis, un peu plus tôt ou un peu plus tard.

Minuit vient de sonner, et après un coup d'œil jeté par ma fenêtre ouverte, je me rassois pour clôturer ce long paragraphe.

La nuit est calme, étouffante et sans lune ; les étoiles sont rares et ternes. Les arbres qui, de tous côtés, bornent la vue, noirs et solides comme on les voit à distance, ressemblent à une grande muraille de rochers. J'entends au loin le faible coassement des grenouilles ; et les échos de la grande horloge vibrent encore, dans l'atmosphère immobile, longtemps après que le marteau a cessé de frapper. Je ne sais quelle mine Blackwater-Park peut avoir, en plein jour. Vu de nuit, il ne me plaît guère.

(12 juin.) — Journée d'investigations et de découvertes ; — journée plus intéressante, pour bien des raisons, que je n'aurais osé l'espérer.

J'ai naturellement commencé mon inspection par le château.

Le corps principal de l'édifice date du temps de cette femme si étrangement surfaite, la reine Elisabeth.

Les appartements du premier étage, au-dessus des deux galeries, sont assez tolé-

rament entretenus, mais on y loge très-rarement. La femme de charge si polie qui me servait de guide, offrait de me les montrer ; ajoutant, toutefois, que je les trouverais peut-être un peu mal en ordre. Mon respect pour la propreté de mes jupes et de mes bas, dépasse infiniment celui que je puis avoir pour n'importe quelle chambre à coucher du temps de la reine Elisabeth ; aussi ai-je positivement refusé l'exploration de ces régions supérieures où j'aurais risqué parmi la poussière et les toiles d'araignée, la fraîcheur de ma toilette. La femme de charge me dit alors : — Je suis bien de votre avis, miss ; et très-certainement elle m'estimait la femme la plus sensée qu'elle eût rencontrée depuis longtemps.

Nous allâmes ensuite du côté de l'aile droite, bâtie du temps de Georges II, et pour compléter sans doute le tohu-bohu architectural de Blackwater Park.

C'est la portion du château réellement habitable, et dont on a réparé, décoré à nouveau les intérieurs pour le compte de Laura. Mes deux chambres, comme au reste toutes celles qu'on peut offrir le plus décentement, se trouvent au premier étage et le rez-de-chaussée comprend le salon, la salle à manger, une pièce pour les réunions du matin, une bibliothèque, enfin un joli petit boudoir pour Laura, — le tout fort élégamment orné, dans le goût brillant de l'époque, et meublé à profusion de ces charmants petits riens qui constituent le luxe moderne. Toutes ces pièces ne sont en aucune façon aussi vastes aussi bien aérées que celles où nous habitons à Limmeridge : en somme, cependant, on y peut vivre.

Lorsque j'entendais parler de Blackwater-Park, j'avais redouté ces antiques fauteuils où l'on est si mal, ces grands miroirs ternis dans lesquels on a si mauvaise mine, ces tentures chancées et grasses ; enfin, ces incommodités de l'ameublement des temps barbares, qu'entassent si volontiers chez eux les gens à qui le sentiment

du confortable a été refusé. Ces gens-là, par parenthèse, tiennent peu de compte des égards dus à l'amitié. Heureusement, je m'étais trompée, et je constate, avec un soulagement inexprimable, que le dix-neuvième siècle, faisant irruption dans l'étrange séjour où je suis appelée à vivre, a banni la crasse du "bon vieux temps," si peu nécessaire au bien-être de la vie quotidienne.

Je flânai toute la matinée, en partie dans les appartements du rez-de-chaussée, en partie au-dehors, dans la grande cour carrée, comprise entre les trois faces du château et la haute grille, percée de portes, qui en protège l'accès. Un grand bassin circulaire, entouré de granit, et dont le centre est occupé par un monstre allégorique fondu en plomb, forme le milieu de cette cour. Le bassin est abondamment garni de poissons argentés ou dorés, et une large ceinture du plus fin gazon sur lequel j'ai jamais marché, en dessine le contour. J'y suis restée, du côté de l'ombre, avec assez d'agrément, jusqu'à l'heure du "luncheon" ; et ensuite prenant mon grand chapeau de paille, j'ai commencé, aux douces et chaudes clartés du soleil, mon exploration du domaine.

Le plein jour m'a confirmée dans l'idée conçue la nuit dernière, qu'il y a beaucoup trop d'arbres à Blackwater. Ils étouffent littéralement le château. La plupart sont jeunes et plantés trop près les uns des autres.

En regardant autour de moi, devant la maison, j'ai remarqué, à ma gauche, un grand parterre, et j'ai dirigé de ce côté mon voyage de découvertes.

Examiné de plus près, ce jardin s'est trouvé être assez médiocre, mal garni et mal tenu. Je n'ai fait que le traverser, j'ai ouvert un petit guichet dans la palissade qui le clôt, et me suis trouvée dans une plantation d'épicéas.

Une jolie allée, sinieuse et tracée avec art, me dirigeait parmi ces arbres ; l'expérience que j'ai acquise dans le Nord

m'apprit bientôt que j'approchais de ces terrains sablonneux où pousse la bruyère. Après avoir fait un demi-mille ou plus, me croyant toujours au milieu des sapins, j'arrivai à un point où l'allée tournait brusquement ; le vide se fit tout à coup autour de moi, et jetant les yeux sur le grand espace ouvert qui m'apparaissait ainsi, je me trouvai au bord de ce lac de Blackwater, qui donne son nom au château.

Le sol, en pente au-dessous de moi, n'était que sable sur toute son étendue, et c'est à peine si quelque rare monticule couvert de bruyères, en déguisait, par endroits, la stérilité monotone. Le lac lui-même montait autrefois, bien évidemment, jusqu'à l'endroit où je m'étais arrêtée, mais une déperdition graduelle lui a ôté peu à peu environ les deux tiers de son étendue primitive.

En descendant vers le lac, je constatai que le terrain, du même côté, était détrempé, marécageux, surchargé d'herbes luxuriantes et de saules à la pâle écorce. J'aperçus, à moitié submergée, l'épave pourrie d'un vieux bateau sans dessus dessous : un pâle rayon de soleil, se glissant par quelque trouée du bois, posait une sorte de tache lumineuse sur les planches restées à sec, et un serpent venu là pour se réchauffer, y roulait, dans une immobilité perdue, ses anneaux mouchetés. De près comme loin, le spectacle que j'avais sous les yeux suggérait les mêmes impressions pénibles d'abandon et de ruine ; le glorieux état du ciel d'été qui dominait le tableau ne semblait qu'ajouter à la profondeur obscure, à la stérilité repoussante de cet endroit désert, sur lequel il brillait en vain.

Je revins sur mes pas, regagnant les hauteurs couvertes de bruyères, et, laissant de côté l'allée où j'avais d'abord marché, je me dirigeai vers une vieille hutte de bois toute délabrée, qui s'élevait à la limite de la plantation d'épicéas et qui, jusqu'alors, n'avait pas attiré mon atten-